

Maria Mercè Roca, Jenn Díaz : maternité, héritages et littérature

Nadège BESSE

Sorbonne Université - CRIMIC EA 2561

nadegebese@hotmail.fr

Résumé : Nous analysons la maternité et l'héritage maternel dans la littérature féminine du XXI^e siècle à travers deux romans de langue catalane, de deux auteures : *Una mare com tu* (2002), de Maria Mercè Roca, et *Mare i filla* (2015), de Jenn Díaz.

Abstract: We analyze the themes of motherhood and maternal heritage in twenty-first century women's literature by studying two novels in Catalan: *Una mare com tu* (2002), by Maria Mercè Roca, and *Mare i filla* (2015), by Jenn Díaz.

Mots-clés : Maria Mercè Roca, Jenn Díaz, roman catalan contemporain, relation mère-fille, figure maternelle, filiation, maternité, héritage maternel

Keywords: Maria Mercè Roca, Jenn Díaz, contemporary Catalan novel, mother-daughter relationship, maternal figure, filiation, motherhood, maternal heritage

Nous allons analyser la maternité et l'héritage maternel dans la littérature féminine catalane du XXI^e siècle à travers deux romans, de deux auteures : *Una mare com tu*¹ (2002), de Maria Mercè Roca, et *Mare i filla*² (2015), de Jenn Díaz.

Ces deux romans racontent des histoires familiales dans lesquels les femmes, et notamment les mères et les filles, ont une place prédominante. Il s'agit de relations d'amour, de passion, de haine et de jalousie. Bien qu'appartenant à des générations différentes — Maria Mercè Roca est deux fois plus âgée que Jenn Díaz et sa carrière a commencé au XX^e siècle —, plusieurs points nous amènent à réunir ces deux auteures : tout d'abord, elles sont catalanes, elles ont fait des études littéraires — elles ont étudié la philologie —, elles ont également toutes deux embrassé une carrière politique en tant que députées. Il convient de souligner que le catalan n'est pas la langue maternelle de Jenn Díaz, qui publie depuis peu dans cette langue. *Mare i filla* est d'ailleurs son premier roman en langue catalane et elle l'a elle-même traduit en castillan. Ces deux romans ont surtout une thématique commune : la relation mère-fille. Le terme « mare » est d'ailleurs au cœur de chacun des titres des romans. La figure maternelle — qui est le personnage de prédilection de Jenn Díaz, présent dans l'ensemble de son œuvre, ce qui n'est pas le cas de Maria Mercè Roca — n'est pas propre au XXI^e siècle, néanmoins elle apparaît encore aujourd'hui comme une sorte de tabou littéraire³. La mère est liée aux

¹ ROCA, Maria Mercè. *Una mare com tu*. Barcelona : Columna, 2002.

² DIAZ, Jenn. *Mare i filla*. Barcelona : Ara Llibres, [2015], 2017.

³ La figure maternelle dans la littérature occidentale a été analysée entre autres par Nathalie Heinich. HEINICH, Nathalie. *États de femme. L'identité féminine dans la fiction occidentale*. Paris : Gallimard, [1996], 2018.

l'identité et, de fait, la relation mère-fille est souvent une zone ravagée, conflictuelle, du moins complexe⁴.

Una mare com tu, de Maria Mercè Roca, est un récit à la première personne. La narratrice va assister à un acte (conférence, débat) en hommage à sa mère, éminent docteur spécialisé en néo-natalité et décédée six mois plus tôt. Un livre, publié à l'occasion de cet acte, est publié et illustré par une série de photos. À travers les photos de cette dernière, la narratrice va replonger dans un passé douloureux et conflictuel avec cette mère si parfaite et admirée de tous, qu'elle jalouse profondément. Le lecteur découvre des anecdotes et des moments-clés de leur relation et de leur vie en général. Il convient de souligner que ce n'est pas la figure maternelle qui provoque consciemment le conflit mais bien la fille qui développe un sentiment d'infériorité très fort par rapport à celle-ci et se pose en rivale. Il y a ainsi trois générations de femmes dans ce roman, un trio féminin formé par la narratrice (Anna Figueres, sa mère Àngels Martí et sa fille Àngels Figueres Martí) qui donne lieu à l'analyse de trois types de relations : la relation entre la narratrice et sa mère, entre la narratrice et sa fille, entre la grand-mère et la petite-fille.

Dans *Mare i filla*, la mort d'Àngel — le chef de famille, le mari, le frère, le père — change à jamais l'existence des femmes de sa vie. Sa sœur Dolors, son épouse Glòria et ses filles, Àngela mais plus particulièrement Natàlia, devront affronter ensemble la peine causée par la perte du chef de famille, et continuer à vivre dans une maison habitée uniquement par des femmes, dans laquelle le masculin n'existe plus. À travers chacune de ces femmes, nous, lecteurs, connaissons la façon dont elles appréhendent le monde et l'amour, et la manière dont elles expriment leurs sentiments. Dans ce roman, il n'existe pas un modèle unique de femme : de la même manière, il n'existe pas une seule façon de vivre sa vie. Jenn Díaz nous raconte alors, à travers la voix du narrateur du roman, comme s'il s'agissait d'un personnage, la vie de ces femmes à la fois si fortes et si fragiles, qui vont se soutenir, se déchirer et s'aimer ; elle nous raconte également leur rapport aux hommes, juste au moment où leur modèle masculin disparaît.

Nous verrons ainsi comment Maria Mercè Roca et Jenn Díaz mettent en scène la figure maternelle et nous nous interrogerons sur l'héritage maternel transmis entre ces deux trios de femmes.

1. Les figures maternelles

Tout d'abord, ces romans convoquent différentes figures maternelles : les mères en tant que femmes d'exception, les mères défaillantes et enfin, les mères de substitution.

1.1. Portrait élogieux de la mère

Dans *Una mare com tu*, la narratrice dresse un portrait élogieux de sa mère. Professionnellement, elle met en avant sa réussite en tant que médecin de renommée mondiale. Àngels Martí est spécialiste en néo-natalité. Elle est ainsi, pour ses patients et

⁴ Nombre de psychologues ont étudié la relation mère-fille. Citons par exemple les travaux d'Elisabeth Badinter et de Marie-Magdeleine Lessana. BADINTER, Elisabeth. *Le conflit : la femme et la mère*. Paris : Flammarion, 2010. LESSANA, Marie-Magdeleine. *Entre mère et fille : un ravage*. Paris : Fayard, 2000.

leurs proches, une « sauveuse » de bébés prématurés dotée de pouvoirs divins. Le verbe « salvar » apparaît à plusieurs reprises, par exemple lorsque la narratrice s'adresse directement à elle à la deuxième personne du singulier, un procédé récurrent tout au long du roman. C'est aussi l'image que le docteur Martí renvoie à ses collègues de l'hôpital de Gérone, le Collège des Médecins, qui est à l'initiative de l'acte, ainsi qu'à ses confrères de par le monde entier qui l'invitent fréquemment à des colloques. Tous sont en admiration devant elle, comme fascinés : « la figura tan estimada i admirada de la doctora Àngels Martí » (p. 12).

En plus de sa réussite professionnelle, cette femme envoûte et séduit par sa beauté, son élégance et sa féminité. Le roman est plein d'allusion à ses atouts physiques et vestimentaires. Dès la première page du roman, elle est comparée à une actrice (p. 7), puis à Juliette Greco (p. 33), à une reine (p. 40), et enfin, à un ange doté d'une auréole (p. 43), ce qui fait écho à son prénom. Quand elle parle de son travail, elle semble en lévitation, souligne la narratrice (p. 47). Elle accorde beaucoup d'importance à l'aspect physique et à l'attitude en société, et élève sa fille en ce sens. Le portrait dressé par sa fille est donc celui d'une reine de beauté, d'une déesse.

Son caractère, enfin, suscite l'admiration de ses semblables. Elle est décrite comme une femme déterminée, forte et courageuse. Elle a divorcé du père de sa fille, Luis Figueres, pour épouser son amant, Jaume Valero. Elle a été une femme adultère, elle est partie, et pourtant son ex-mari n'a cessé de l'admirer et de penser qu'il ne la méritait pas, qu'il n'était pas à sa hauteur et que Jaume la comblerait davantage. Pour lui, Àngels était une femme « spéciale ». Cette attitude très compréhensive étonne et semble même agacer sa fille.

Par ailleurs, lors de la mort de son époux, Jaume, décédé accidentellement, Àngels a fait preuve d'une force et d'un courage qui a renforcé l'admiration et la compassion que ses proches et amis éprouvaient déjà pour elle. Elle s'est lancée à corps perdu dans son travail, c'est ce qui la guérissait et l'aidait à faire son deuil, comme le souligne sa fille, à regret : « No em necessitaves. Deies que la feina et curava. [...] Tothom t'admirava per això, i la teva imatge de persona centrada i forta va quedar reforçada. La gent t'admirava. No em necessitaves per a res. » (p. 74). La dernière épreuve a été sa maladie, qu'elle a affrontée avec dignité.

A contrario, dans *Mare i filla*, il n'est question que de relations familiales entre tous les protagonistes et nous n'avons pas de portrait de la mère en tant que femme dans la société. Le portrait de Glòria est essentiellement celui d'une veuve et d'une mère de famille, une femme traditionnelle en somme, aimante envers son mari et préoccupée par l'éducation de ses filles, mais néanmoins une mère dominatrice et castratrice.

1.2. Les mères défaillantes

Ces deux romans mettent ainsi en évidence des mères dites « défaillantes », dans la mesure où elles ne remplissent pas le rôle traditionnel de mère aimante, apaisante, douce, protectrice et dévouée à ses enfants.

Le roman *Mare i filla* débute ainsi : « Tot seria més fàcil si la mare no fos la mare. [...] però fa temps que la Natàlia ja no està preocupada per no estimar la seva mare com ho faria una filla, i fa més temps encara que no s'empenya amb les seves impertinències, una mare és una mare. » (p. 11). Cette première phrase ouvre le roman sur la relation difficile entre Natàlia et sa mère, visiblement froide, autoritaire et dominatrice, mais paradoxalement aussi surprotectrice. Elle semble résignée et conclut sur la phrase « une mère est une mère », qui fait écho à la réflexion de Dolors : « Una mare és una mare, pensa la Dolors. » (p. 168). Glòria est elle-même consciente de sa défaillance lorsqu'elle

souligne l'incompréhension mutuelle avec ses deux filles Àngela et Natàlia : « Era incapaç d'apropar-se a les seves filles, perquè amb els anys entre les mares i les filles hi ha una cosa...una mena de... no se sap, un distanciament, un buit d'incomprensió. » (p. 41-42). À nouveau, la résignation semble prendre le dessus sur la souffrance ou le réel désir d'améliorer la communication.

Le personnage de la mère, dans *Una mare com tu*, est bien une femme d'exception en société, elle est aussi une mère attentive à la bonne éducation de sa fille. Pour autant, elle est défaillante dans la mesure où, loin d'être apaisante pour sa fille, elle devient source d'angoisse et entre, contre sa volonté, en rivalité avec sa fille. Nous reviendrons plus tard sur ce conflit mère-fille. Une autre mère est défaillante dans ce roman : il s'agit de la narratrice elle-même, qui n'a pas su protéger sa fille contre son agresseur. Effectivement, elle a insisté pour offrir à sa fille, adolescente de quatorze ans, un voyage inoubliable dans le désert du Sahara. La dernière nuit, leur guide est entré dans leur tente et a violé la mère et la fille. Cette scène de viol, décrite de façon très poignante en une quinzaine de lignes sans aucune ponctuation, met en évidence le désarroi d'une mère qui essaye en vain de tranquilliser sa fille :

L'Àngels va començar a crida mama mama mama mama i jo li deia que no es mogués i que no mirés no miris no miris no miris li deia deixa't fer passarà de seguida no és res però ella va mirar, xisclava amb els ulls oberts, dos tres quatre minuts una eternitat jo no sentia l'home que era a sobre meu només sentia el que es movia a batzegades a sobre la meva filla la meva filla fins que es va sentir el jeep que s'acostava i aquella pudor de cabra no es va sentir tan fort mama mama mama mama mama. (p. 85-86)

Dès la naissance de sa fille, la narratrice avait l'impression d'être une « mauvaise mère » : « No vaig ser una bona mare » (p. 49), « Era la pitjor mare que havia passat pel Servei » (p. 50). À la suite du viol, la culpabilité la ronge, d'autant plus que sa propre mère était opposée à un tel voyage. Le lien entre la grand-mère et sa petite-fille, déjà très fort, semble renforcé après cette épreuve.

1.3. Les mères de substitution

La grand-mère est en ce sens la mère de substitution de la jeune Àngels, puisqu'elle incarne pour elle un modèle maternel. Àngels admire sa grand-mère et aimerait être comme elle, elle s'enorgueillit quand ses proches ou des amis de sa grand-mère lui font remarquer leur ressemblance physique ou morale, elle envisage des études de médecine et souligne même le fait que leurs noms sont presque semblables : « Ella es deia Àngels Martí i jo Àngels Figueres Martí. Àngels F. Martí: és quasi igual » (p. 95).

Plusieurs mères de substitution apparaissent dans le roman *Mare i filla*. Nous notons tout d'abord un duo mère-fille symbolique, conflictuel et tendre : celui que constituent Glòria et Dolors, qui sont belles-sœurs. D'ailleurs, vers la fin du roman, Dolors déclare à Glòria qu'elle a été plus qu'une mère pour elle : « Diu que sempre ha estat com una mare per a ella. - Millor que una mare, perquè ho feies perquè volies... » (p. 168).

Ensuite, la tante et la nièce, Dolors et Natàlia, entretiennent à leur manière une relation mère-fille. A la naissance de Natàlia, Glòria éloigne Dolors parce qu'elle craint que cette dernière ne lui prenne sa place de mère.

Enfin, Dolors, en couple avec Enric, un homme veuf, devient par conséquent la belle-mère, la mère de substitution de la jeune Blanca. Jenn Díaz dédie son roman à Joana, la fille de son conjoint, et se compare ainsi à Dolors : « I a la Joana, que em va fer una mare extranya el dia que la vaig conèixer, com la Blanca a la Dolors » (p. 7). Dolors est toujours

attentive à ne pas prendre la place de la mère de Blanca, décédée en couches, et elle recherche l'approbation de sa propre mère de substitution, Glòria, qu'elle obtient.

2. Une construction identitaire difficile : le poids de la mère

Qu'il s'agisse d'Anna Figueres dans *Una mare com tu* ou de Natàlia et Dolors dans *Mare i filla*, toutes ces filles ont des difficultés à construire leur propre identité face à une mère « pesante ».

2.1. De la fierté à la jalousie, de l'amour à la haine

Si la narratrice du roman *Una mare com tu* ressent une profonde et réelle admiration pour sa mère, elle ne la mène pas moins à la jalousie et à la haine. Elle raconte plusieurs anecdotes, des instants partagés avec sa mère au cours desquels la jalousie et le désir d'altérité ont pris le dessus. Elle a dû feindre toute sa vie ces sentiments négatifs à l'égard d'une mère qui était pourtant aimante et présente, mais dont la perfection, et surtout le regard admiratif que les autres posaient sur elle, l'étouffaient.

L'anecdote la plus représentative de ce passage de l'amour filial à la haine est l'épisode du pull en angora. Le verbe « haïr » apparaît fréquemment dans le roman, et la narratrice parle de « [son] enfer » pour qualifier sa vie. Alors âgée de quinze ans, Anna avait flirté avec le frère d'un ami de sa mère ; elle portait alors un pull en angora. Le lendemain, elle prêta ce pull à sa mère et ce jeune homme lui dit, devant tout le monde, qu'il lui allait mieux qu'à sa fille. Cette remarque renforce le sentiment d'infériorité de la narratrice, déjà présent depuis l'enfance, et déclenche ce qu'elle appellera la « bataille » : c'est-à-dire la rivalité mère-fille. Comme elle le souligne, elle sort toujours perdante de cette bataille mère-fille et elle est condamnée à vivre dans l'ombre de sa mère qui, tel un astre, attire tous les regards : « Amb tu jo hi sortia perdent. Que si tu hi eres jo no hi cabia. [...] Necessitava urgentment saber quin era el lloc que el món m'havia reservat. I veia que al meu hi tocava l'ombra i al teu el sol » (p. 30). Elle explique ensuite qu'elle n'envie pas tant sa mère que les regards qu'elle suscite. Ce qu'elle aimerait, c'est que les autres la regardent comme ils regardent sa mère, fascinés. Ce qu'elle envie, c'est donc le regard d'autrui : « El que més desitjava [...] era que em mirassin com et miraven a tu » (p. 30). Puis elle essayera de séduire son beau-père Jaume, pour sortir victorieuse de cette bataille contre sa mère. À nouveau, elle échouera.

Métaphoriquement, sa mère l'étouffe et la rend malade : en effet, elle est suivie par un psychologue et fait référence plusieurs fois aux médicaments qu'elle doit prendre. La seule personne qui a compris son mal-être est le docteur Closas, qui lui suggère la fuite et lui conseille de cesser de se comparer à sa mère : « Si la teva mare et pesa tant n'has de fugir. Però sobretot no t'hi comparis, perquè tots els teus mals vénen d'aquí » (p. 60).

Dans le roman de Jenn Díaz, les personnages de Natàlia et Dolors ont elles aussi des difficultés à se construire face à une mère pesante, à la fois surprotectrice et dominatrice. Natàlia choisira la fuite en retournant vivre avec sa tante pour mettre ainsi une certaine distance avec sa mère. Cette émancipation sera toutefois de courte durée puisqu'elle reviendra au chevet de sa mère malade.

2.2. Deuil de la maternité et désir d'émancipation avorté

Pour chacune de ces femmes, la relation conflictuelle avec la mère a affecté leur rapport à la maternité.

Dolors et Natàlia semblent toutes deux ne pas vouloir être mère, mais ce deuil de la maternité n'est facile ni pour l'une ni pour l'autre. À 30 ans, chacune a vécu une épreuve exclusivement féminine qui les a affectées corporellement et moralement : une grossesse nerveuse pour Dolors, un avortement pour Natàlia.

La grossesse nerveuse de Dolors, relatée avec nombre de détails (p. 32-38), fait naître un doute chez sa nièce qui a l'impression que sa tante aurait voulu avoir des enfants alors qu'elle était convaincue que c'était un choix. Quant à elle, suite à son avortement, elle se mure dans le silence et déprime ; c'est alors sa mère qui doute : cet avortement était-il une décision commune du couple, comme l'affirme sa fille, ou bien était-ce une demande de son amant Mateu ?

Au début du roman, Natàlia explique que sa sœur Àngela, comme la plupart des gens, ne la croit pas lorsqu'elle revendique son non-désir de maternité : « Quan diu a l'Àngela, la seva germana, que no vol ser mare, o millor dit, que no n'havia volgut ser i ara ja no en podria tenir encara que volgués; quan li diu que no vol ser mare, no s'ho creu, ningú no pot creure que una dona no vulgui ser mare » (p. 37).

Anna, la narratrice du roman *Una mare com tu*, a expérimenté la maternité mais son accouchement a été compliqué par l'arrivée prématurée de son bébé. Elle a supplié sa mère de sauver son bébé, ce qu'elle a réussi à faire, mais ensuite Anna s'est sentie dépossédée de son rôle de mère et elle a développé une certaine jalousie à l'égard de sa mère qui s'occupait mieux de la petite Àngels. Elle, qui ne voulait pas dépendre de sa mère, a été contrainte de faire appel à elle, pour l'accouchement, puis pour garder sa fille.

Tout au long de sa vie, ses tentatives d'émancipation se sont soldées par des échecs : sur le plan personnel d'abord — sa mère est intervenue de façon plus ou moins directe dans sa relation avec sa fille mais aussi dans son couple avec Albert —, sur le plan professionnel ensuite — elle doit son premier succès à sa mère, qui lui avait rapporté un dessin d'enfance en lui suggérant de s'en inspirer pour créer ses bijoux. Son nom complet, Anna Figueres, n'apparaît qu'une seule fois dans le roman, au moment de ce succès professionnel. Elle cesse un instant de se sentir inférieure à sa mère et acquiert la reconnaissance de ses pairs et sa propre identité. Il ne lui manque alors que la reconnaissance de la société pour être heureuse.

2.3. *Besoin de reconnaissance*

Face à sa mère gravement malade et vieillissante, Natàlia décide de revenir auprès d'elle. Se produit alors une inversion des rôles puisqu'elle devient en quelque sorte la mère de sa propre mère. Alors qu'elle est en train de la laver, elle imagine les termes « filla-mare » et « mare-filla » : « La Natàlia sabia que tard o d'hora allò es compliria i ella mateixa hauria de cuidar els seus pares, uns ancians. [...] Ara era una filla-mare cuidant d'una mare-filla. » (p. 176). Natàlia se sent impuissante face à la situation mais, par orgueil ou dévotion religieuse, elle refuse de faire appel à sa tante ou à quiconque, elle se sent redevable face à cette mère qui lui a donné la vie et l'a éduquée et elle a besoin de l'accompagner dans ses derniers instants pour se sentir une « bonne fille ». Cette bonne action n'est pas sans intérêt puisqu'elle souligne que c'est un sacrifice et espère que Dieu le lui rendra.

Ce besoin de reconnaissance face à la mère est également présent dans *Una mare com tu*, chez Anna, qui souhaite profiter de la tristesse de sa mère après le décès brutal de son second mari Jaume, pour la réconforter et l'accompagner dans son deuil. Elle ressent une certaine satisfaction d'avoir enfin la possibilité de se rendre utile, voire indispensable, à sa mère. Elle rêve d'être guérie par ce qu'elle appelle un « sacrifice » (p. 73). Le lecteur s'interroge néanmoins sur la valeur de ce dévouement : agit-elle par générosité, pour sa

mère, ou bien par égoïsme, pour elle-même ? La réaction de sa mère met un terme à tous ses espoirs : son refuge n'est pas sa fille mais son travail (p. 73), la fille ne guérit pas, la mère si. Une fois de plus, c'est la mère qui sort victorieuse et laisse en héritage à sa fille le souvenir d'une douleur constante.

3. L'héritage maternel

3.1. La mort de la mère

Dans ces deux romans, l'image de la mère morte occupe une place prédominante et envahit les pensées de sa fille, comme si la mère était un fantôme qui continuait à hanter sa vie.

Mare i filla adopte une structure circulaire puisque le roman débute sur la mort récente du père et l'allusion au conflit mère-fille et s'achève sur la tombe du père et l'image de la mère mourante. Effectivement, à la fin, Natàlia se recueille sur la tombe de son père, songe au déclin de sa mère et l'imagine cheminant vers la mort : « Va deixar cinc tulipes vermelles sobre la tomba del pare i se'n va guardar una per a la mare i va pensar en la mare com es pensa en un mort, també, va imaginar-se el llit buit a la seva tornada, com si la mare hagués començat a caminar, va tenir aquest pressentiment. » (p. 186).

Dans *Una mare com tu*, la mère est décédée six mois auparavant. Depuis, la narratrice a de nouveau recours aux médicaments. Elle qui a si souvent rêvé de la mort de sa mère, pensant qu'avec elle disparaîtrait son mal-être, est totalement décontenancée lorsqu'elle apprend qu'elle est atteinte d'un cancer et, plus encore, lorsqu'elle redécouvre des photographies de sa mère : « En aquests moments pensava que l'única solució per a la meua vida era que una de les dues desaparegués i fantasiejava amb la teua mort i amb la pena que sentiria, que era una pena profunda i autèntica que m'havia de redimir de tot el meu pecat. Perquè jo t'estimava molt, i t'odiava, i t'envejava. » (p. 34-35). Même morte, le docteur Martí continue à être admirée par ses semblables et à être jalouée par sa propre fille, en guerre contre un fantôme, une ombre : « Com es pot lluitar contra una ombra? » (p. 95). Face à sa mort, mère et fille s'opposent : Àngels a peur d'oublier le visage de sa grand-mère tandis qu'Anna craint de ne jamais l'oublier (p. 95). Pour l'une, c'est le manque et l'absence qui sont douloureux ; pour l'autre, c'était au contraire la présence et, à présent, le souvenir, ravivé par les photographies.

3.2. La photographie, lieu du souvenir

L'acte donne lieu à la publication d'un livre, illustré par des photographies, qui retrace sa vie. Intitulé *Àngels Martí, una vida dedicada als nadons prematurs*, il provoque chez sa fille un sentiment d'angoisse au moment où elle l'ouvre : ne le compare-t-elle pas à la « boîte de Pandore » (p. 13), avant de l'associer au supplice (« torture de livre », « tunnel des horreurs » (p. 96) ? Elle pense également que sa mère, de nature modeste, aurait été gênée par tant d'éloges.

Les photographies sont le lieu du souvenir, de la réminiscence. Elles figent un moment passé et deviennent un héritage, parfois douloureux, comme c'est le cas pour la narratrice. La narratrice insiste d'ailleurs sur l'effet produit : elles ne sont pas aussi innocentes qu'elles le paraissent, pas si figées et muettes ; pour elle, elles sont au contraire pleines de paroles, de sensations et de souvenirs. Elle écrit :

Una foto és sempre un ham que piques; et penses que no et farà cap mal però ja se t'ha clavats i com més estires més se't clava. I sembla que mirar una foto ha de ser inofensiu perquè només és una imatge muda i quieta, però no és veritat, hi ha fotos que són plenes de paraules que encara sents, i de gestos que enyores, i de persones que ja no hi són encara que segueixen vives, i tot això et posa, només en un segon, el cor al caire del precipici, a punt de caure. (p. 21)

Le personnage d'Enric, de *Mare i filla*, garde une photographie de sa femme décédée, Roser. Même si cette image est source de douleur puisqu'elle lui rappelle la perte de l'être aimé, elle ravive le souvenir d'un temps révolu mais heureux.

3.3. Lieux et objets symboliques

Les photographies sont liées à d'autres objets du souvenir et font écho à la maison, qui est également un lieu du passé, des souvenirs d'enfance et de la réminiscence⁵.

Le roman *Una mare com tu* adopte une structure circulaire : il débute par l'évocation de la « brusa », la blouse de la mère, son vêtement préféré et porte-bonheur, et s'achève sur son « mocador », c'est-à-dire le foulard fabriqué avec cette même blouse. La blouse a une histoire : la narratrice, sachant que sa mère l'adorait, l'a volontairement brûlée puis, prise de remords face à la peine de sa mère, elle en a fait un foulard avec les restes de tissu. Àngels portait ce foulard lors de l'enterrement de son époux Jaume, symbole de leur amour puisque c'est lui qui lui avait offert la blouse. À la fin du roman, sa petite-fille Àngels reçoit en cadeau ce foulard, ainsi que les boucles d'oreilles fabriquées par sa mère pour sa propre mère — celles qui ont conduit au succès d'Anna et dont nous avons parlé précédemment —. Ces deux objets symboliques, qui sont des métonymies d'Àngels Martí, une partie d'elle-même, constituent l'héritage maternel de la grand-mère laissé à sa petite-fille. À travers cette dernière, Àngels Martí continue à exister.

Par ailleurs, la maison de sa grand-mère était devenue un refuge, la maison de l'enfance, un lieu sécurisant, hors de danger : « [La] casa teva s'havia convertit en el seu refugi, en la casa dels jocs de quan érem petits, on ens sentíem fora de perill. » (p. 83). C'est donc par défi qu'Anna va emmener sa fille dans le désert, un lieu cher à sa mère, où elle n'est jamais allée mais dont elle a toujours rêvé. Elle choisit donc ce lieu « spécial » pour rendre jalouse sa mère et pour éloigner sa fille de cette grand-mère aimante et sécurisante, pour la ramener vers elle, la faire rêver. Pourtant, c'est un cauchemar qui les attend : « Havia de ser un lloc que per a tu fos especial, que significués alguna cosa, que no conegués però que hauries volgut conèixer. Havia de ser el desert, és clar. Havia de ser la teva recança, potser el teu únic desig —em semblava a mi— que seguia incomplet. » (p. 83).

Métaphoriquement, la maison est la mère, gardienne de l'intimité et de la chaleur du foyer. C'est également le cas dans *Mare i filla* où deux maisons apparaissent : « la casa en penombra », familiale, sombre et triste, et « la casa amb jardí », ouverte sur l'extérieur, une sorte d'échappatoire pour la mère, qui y finira ses jours, d'abord seule puis avec sa fille. Ces deux maisons sont marquées par le deuil, la tristesse et la solitude. Ainsi, la maison est le reflet du moi féminin et, plus précisément ici, de la figure maternelle, froide et autoritaire.

⁵ Pour une analyse plus complète de la thématique de la maison, consulter BACHELARD, Gaston. *La poétique de l'espace*. Paris : Presses universitaires de France, [1957], 1972.

Conclusion

Maria Mercè Roca et Jenn Díaz nous offrent à voir, dans *Una mare com tu* et *Mare i filla*, deux trios de femmes qui entretiennent des rapports à la fois tendres et conflictuels. Les filles, marquées par le poids de leur mère, peinent à construire leur propre identité et à devenir mères à leur tour. Tirillées entre la jalousie, la haine, le désir d'être admirées et reconnues, elles reçoivent un héritage maternel qui peut leur sembler pesant, voire douloureux. Enfin, comme nous l'avons souligné, la figure maternelle, même morte, continue à les hanter, tel un fantôme du passé. Paradoxalement, la mère est aussi source de création artistique : la joaillerie, pour le personnage d'Anna, la littérature, pour ces deux auteures, en particulier Jenn Díaz qui a fait de la figure maternelle son thème de prédilection.